Le Spectacle du monde

DOMINIQUE VENNER

La veille encore, l'historien Dominique Venner dînait avec son éditeur. Ce 21 mai 2013, il a déjeuné avec trois autres de ses amis. A personne il ne s'est ouvert de ses intentions. A 16 heures, il est entré dans la cathédrale Notre Dame de Paris, s'est dirigé vers le grand autel et s'est tiré une balle dans la bouche. Il a employé une arme à un coup, car il savait que sa main ne tremblerait pas. L'un de ses proches, chargé de poster plusieurs lettres et de prévenir sa famille, était à sa demande présent.

Dominique Venner a laissé une lettre pour expliquer son geste : « Au soir de cette vie, devant des périls immenses pour ma patrie française et européenne, je me sens le devoir d'agir tant que j'en ai encore la force. Je crois nécessaire de me sacrifier pour rompre la léthargie qui nous accable […] Alors que tant d'hommes se font les esclaves de leur vie, mon geste incarne une éthique de la volonté. Je me donne la mort afin de réveiller les consciences assoupies. Je m'insurge contre la fatalité. Je m'insurge contre les poisons de l'âme et contre les désirs individuels envahissants qui détruisent nos ancrages identitaires et notamment la famille, socle intime de notre civilisation multimillénaire. Alors que je défends l'identité de tous les peuples chez eux, je m'insurge aussi contre le crime visant au remplacement de nos populations ».

Les lilliputiens et les béotiens qui ont commenté ce suicide dans ces bulletins paroissiaux de la bien-pensance que sont devenus la plupart des grands médias en ont aussitôt donné une interprétation étroitement politique, sans rapport avec la réalité.

Après une jeunesse agitée – de la guerre d'Algérie à l'activisme, du mouvement Jeune Nation à la revue *Europe-Action* – , qu'il avait évoquée dans l'un de ses plus beaux livres, *Le cœur rebelle* (1994), Venner avait définitivement rompu avec toute forme d'action politique il y a près d'un demi-siècle. Depuis lors, il s'était entièrement consacré à l'écriture, d'abord avec des ouvrages sur la chasse et les armes (il était en ce domaine un expert reconnu), ensuite avec des travaux d'historien, écrits avec une plume étincelante et dont beaucoup font aujourd'hui autorité, qu'il s'agisse de son essai sur les corps-francs *(Baltikum*, 1974), de son *Histoire de l'Armée rouge* (1981), de son *Histoire critique de la Résistance* (1995), de son *Histoire de la guerre civile russe* (1997) ou de son *Siècle de 1914* (2006). Il était également le fondateur de *La Nouvelle Revue d'histoire*, un bimestriel de haute qualité.

C’était un homme exigeant, attentif et secret. Un « historien méditatif », ainsi qu’il le disait lui-même. Mais ce qui comptait le plus à ses yeux, c’était l’éthique. Chez les êtres, ce qu’il appréciait le plus était une certaine qualité humaine qui se résumait chez lui en un mot : la tenue. En 2009, il avait consacré à Ernst Jünger un essai dans lequel il expliquait que son admiration pour l’auteur des *Falaises de marbre* tenait d’abord à sa tenue. Observateur de son temps, il ne cherchait pas à proposer des solutions politiques. Il attachait plus d’importance aux attitudes et au style. C’est pour cela qu’il était respecté. Parfois jusqu’à l’excès, il recherchait toujours la tenue, l’équaninimité, la hauteur d’âme, la noblesse d’esprit – des mots dont le sens même échappe aujourd’hui à beaucoup.

Ceux qui le connaissaient le mieux n’ont pas été surpris par son suicide. On en lisait l’annonce en filigrane dans plusieurs de ses écrits récents. A l’exemple des vieux Romains, il admirait depuis longtemps la mort volontaire, dans laquelle il voyait la façon la plus conforme à l’éthique de l’honneur d’en finir avec la vie dans certaines circonstances. Il se souvenait aussi de l’écrivain japonais Yukio Mishima, dont la mort fut si comparable à la sienne, et ce n’est pas un hasard si son prochain livre, à paraître ce mois-ci chez Pierre-Guillaume de Roux, s’intitule *Un samouraï d’Occident. Bréviaire des insoumis*. Un texte dont on comprend aujourd’hui que c’était un testament.

Il n’est pas exagéré de dire que, si Dominique Venner s’est donné la mort, c’est parce qu’il voyait sa propre culture se suicider sous ses yeux. Il ne supportait plus de voir l’Europe sortie de l’histoire, vidée de son énergie, oublieuse d’elle-même. L’Europe, disait-il souvent, est « en dormition ». Il a voulu la réveiller, à la façon d’un Jan Palach s’immolant publiquement par le feu à Prague le 19 janvier 1969 pour protester contre l’invasion de son pays par les troupes soviétiques. Le philosophe Marcel Conche affirmait que « le seul sens que la vie peut avoir tient dans les signes qu’on laisse pour les hommes de l’avenir » et il précisait que « la mort elle-même peut être choisie comme un signe ». Conscient qu’il y a un moment où les mots ne suffisent plus à exprimer ce que l’on ressent, Dominique Venner s’est donné la mort à l’heure qu’il avait choisie, de la façon qui avait le plus de sens pour lui.

Pourquoi Notre Dame de Paris ? A l’évidence, pour donner à son geste le plus grand retentissement posible. Mais aussi pour cette raison qu’il a indiquée lui-même : « Je choisis un lieu hautement symbolique, la cathédrale Notre Dame de Paris que je respecte et admire, elle qui fut édifiée par le génie de mes aïeux sur des lieux de cultes plus anciens, rappelant nos origines immémoriales ».

Auteur d’un livre intitulé *Histoire et tradition des Européens*, Dominique Venner admirait en fait par dessus tout Homère : l’Iliade et l’Odyssée étaient à ses yeux les textes fondateurs de cette tradition européenne dont il avait fait sa patrie.

Un autre de ses modèles était le Chevalier de la célèbre estampe (« Le Chevalier, la Mort et le Diable ») gravée par Dürer en 1513, il y a très exactement 500 ans. Dans l’un de ses tout derniers articles (« Salut à toi, rebelle Chevalier ! », 23 avril 2013), Venner écrivait que « le Chevalier vivra à tout jamais dans notre imaginaire au-delà du temps ». « L’image du stoïque chevalier, ajoutait-il, m’a souvent accompagnée dans mes révoltes. Il est vrai que je suis un cœur rebelle et que je n’ai pas cessé de m’insurger contre la laideur envahissante, contre la bassesse promue en vertu et contre les mensonges élevés au rang de vérités. Je n’ai pas cessé de m’insurger contre ceux qui ont voulu la mort de l’Europe, notre civilisation millénaire, sans laquelle je ne serais rien ». Albrecht Dürer était né en 1471, un 21 mai. Dominique

Venner s'est donné la mort un 21 mai. Nul n'a remarqué cette coïncidence. Mais en était-ce une ?

Dominique Venner n'était ni un extrémiste, ni un nihiliste, ni un désespéré. Il se définissait au contraire comme un « optimiste historique » et récusait toute forme de fatalité. A ses yeux, l'histoire était toujours ouverte, imprévisible. C'est en cela que son geste est un geste d'espoir, et non de désespoir. « J'offre ce qui me reste de vie dans une intention de protestation et de fondation », peut-on lire encore dans sa lettre d'adieu. Le mot important est « fondation ». Il nous est légué par un homme qui a voulu mourir debout.

Alain de Benoist